Corinna Bille: autour d'une photo de famille

Nous étions une belle famille...

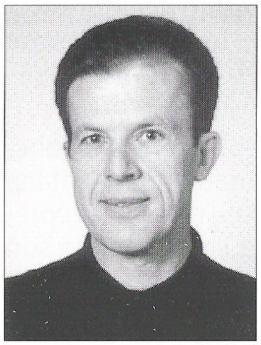
Il y a deux ans, parlant de Corinna, Maurice Chappaz m'a présenté la photo de ce qu'il considérait être une « belle famille » d'autrefois, modèle d'une société paysanne révolue.

Il aurait voulu connaître les noms de chacun. Je suis parti sur la piste, en fouillant d'abord les registres paroissiaux; ensuite, l'initiative de Mme Paola Masciulli, conseillère bourgeoisiale à Montana, m'a donné l'occasion de rencontrer des cousins de Corinna Bille, descendants qui ont heureusement pu mettre un nom sur tous les visages[1] de leurs ancêtres.

Corinna Bille, dans un des derniers livres publiés de son vivant[2], évoque comme suit la famille de sa mère Catherine-Virginia:

« Mon père au village c'était quelqu'un. Il fut durant des années Grand-Châtelain, c'est-à-dire juge.

Mais nous étions une belle famille. Quinze enfants ! On ne pouvait plus nous garder à la maison. Mes frères et sœurs étaient déjà partis en place ou en apprentissage. Et selon la coutume, ils envoyaient à nos parents tout l'argent qu'ils gagnaient. Grâce à eux, mon père put commencer à acheter du bien ».



Pierre-François Mettan
auteur du livre *« Le Partage de minuit Corinna Bille et Maurice Chappaz ».*

Le père, Pierre-Joseph Tapparel

Le père, Pierre-Joseph Tapparel s'est remarié en 1877 avec Adélaïde Romailler. Lors d'un premier mariage, il avait eu deux enfants, qui figurent sur cette photo: Louis, visiblement plus âgé (deuxième depuis la droite, au dernier rang) et Joséphine, à droite de Catherine (deuxième depuis la droite, dans la rangée du milieu). Selon les indications de M. Francis Tapparel, l'actuel

[1] Avec Mme Masciulli, nous avons rencontré quatre cousins de Corinna Bille: Madeleine Tapparel, née en 1920 (fille de Casimir), Ernest, né en 1920 (fils de Stéphanie), Adèle et Gustave Tapparel, nés en 1924 et 1932 (enfants de François). Pour l'histoire plus large de la famille, voir aussi le travail bien documenté de Pascal Rey, « La famille Tapparel à Montana », dans un récent numéro de *L'Encoche* (2001).

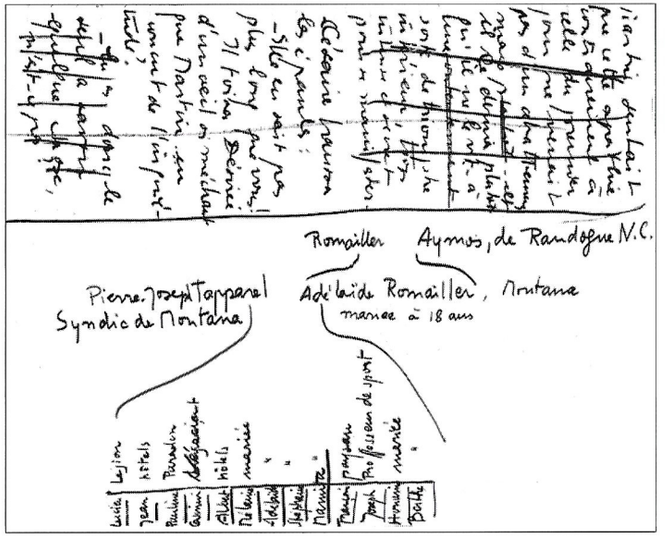
[2] « Virginia 1891 », *Deux passions*, Editions Bertil Galland, 1979. C'est dans ce livre que le lecteur retrouvera le plus d'allusions à la vie de Montana.



De gauche à droite, au premier rang : Pierre-Joseph (1898), Henriette Honorine (1897), la mère Adélaïde (1856), le père Pierre-Joseph (1844) et Berthe (1900) ; au rang du milieu : Catherine (1891), Joséphine (1872), Stéphanie (1890), Adélaïde (1889), Pauline (1883), Mélanie (1887) ; au dernier rang : Lucien (1877), Joseph-Casimir (1881), Jean (1879), François-Erasme (1892), Louis (1870), Jules-Albert (1885).

président de la commune, Pierre-Joseph exerçait la fonction de *syndic:* avant que la communauté de Montana ne soit devenue indépendante en 1905, celui-ci la représentait dans la grande commune de Lens. Lors de son deuxième mariage, Pierre-Joseph a eu quinze enfants, dont deux sont morts en bas âge. Sur cette photo m'impressionnent les grandes mains d'un homme qui semble incarner la force et la stabilité. Par contre, dans «*Théoda*», la jeune adolescente Virginia évoque plutôt un sentiment d'étrangeté. Elle décrit aussi le visage de son père : «*Souvent le visage des hommes d'ici m'étonnait, même celui de mon père. La sauvagerie peut donner aux gens l'air un peu fou, sans qu'ils le soient le moins du monde. Il me semble maintenant que je n'aurais plus pu aimer un paysan, ni vivre avec lui*[3]».

[3] «Virginia 1891», p. 197.



Manuscrit du «*Sabot de Vénus*» avec notes généalogiques.

Les enfants, gros plan sur Lucien

Les enfants qui ont survécu se trouvent tous sur la photo : ils sont énumérés par Corinna Bille dans un arbre généalogique griffonné à la hâte sur un manuscrit du «*Sabot de Vénus*», roman publié en 1952 : elle y fait la liste des treize enfants dans un ordre à peu près chronologique, Lucien étant l'aîné et Berthe la cadette. Mamita est le surnom donné à Catherine. Le lecteur s'amusera de constater que, si pour chaque garçon la profession est indiquée, les filles reçoivent pour unique mention «mariée» !

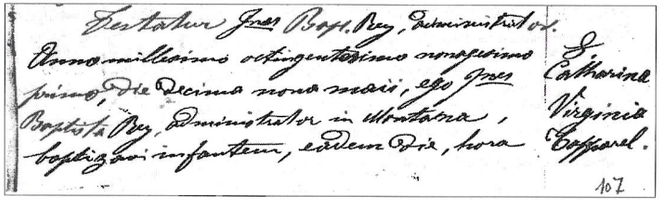
Comme cela était très courant à l'époque, les aînés quittaient la famille pour trouver du travail à l'étranger. Jean a fait sa vie dans la région de Lyon ; Corinna nous dit, dans un détail très piquant, qu'il «*ne voulait pas d'une fille de Montana (parce qu'elles sentaient le fumier)*[4]».

Nous en savons plus sur la vie de Lucien Tapparel. Observez bien la photographie : celui qui porte une casquette, tout en haut à gauche, c'est lui. Seulement, et le détail m'a été signalé par Ernest Rey, la photo a été truquée ! En effet, la tête, plus grosse, et le bras, dessiné, ont été rajoutés ; c'est que Lucien Tapparel, à l'époque de la photo, se trouve bien loin du Valais, à la Légion étrangère. J'ai eu l'occasion de lire deux liasses de lettres écrites par Lucien Tapparel. La première se trouve dans le

[4] Corinna Bille, «*Le vrai conte de ma vie*», p. 447 : ce livre est une reconstitution, faite après la mort de l'écrivain, de ce qui aurait pu être son autobiographie. Le même détail piquant se retrouve dans «*Virginia 1891*», p. 191.

fonds Corinna Bille, aux Archives littéraires à Berne. Lucien écrit à sa famille de Montana depuis l'Algérie et l'Indochine. Cette vie est devenue romanesque sous la plume de sa nièce Corinna : dans son premier roman «*Théoda*», elle utilise en effet les lettres telles qu'elle les a trouvées dans les archives de sa mère. Lucien y est devenu Léonard et, pour la jeune fille qui raconte l'histoire terrible du meurtre de Barnabé, il représente l'appel de l'ailleurs. Il existe aussi une autre liasse qui se trouve aux Archives cantonales de Sion ; Lucien écrit au mari de Catherine, Edmond Bille, des lettres et des cartes depuis le front : il a été en effet engagé dans la guerre de 1914-1918. Il y mentionne notamment l'envoi d'un trophée de guerre, un casque «boche» ! Lucien Tapparel a survécu à la guerre et s'est établi dans la région de Montélimar.

Les onze autres enfants ont eu quant à eux une nombreuse descendance dans la région de Montana.



Extrait de baptême de la mère de Corinna, née Catherine Virginie Tapparel.

Catherine, la mère de Corinna

Je ne m'arrêterai que brièvement sur la descendante la plus illustre de la famille, Catherine, dont la vie est retracée dans la première partie de l'article.

L'histoire du mariage entre la bergère et le prince a été largement évoquée par Corinna Bille dans «*Virginia 1891*». Rappelons-en les prémices, en ajoutant les précisions livrées par les témoignages des archives[5]. En 1911, Edmond Bille perd sa première épouse et, dans une lettre passionnée datée du 27 juin 1911, appelle à son secours la jeune fille qui s'occupait de ses enfants :

[5] Gilberte Favre, dans sa biographie de Corinna Bille «*Le vrai conte de sa vie*», évoque cette lettre que j'ai pu lire aux Archives littéraires à Berne. Corinna raconte, dans «*Virginia 1891*» (p. 192), que sa mère a brûlé toutes les autres, tant celles-ci étaient passionnées !

« J'avais tout,… je n'ai plus rien –. J'étais entouré, j'étais aimé, que dis-je, adoré… et maintenant je suis seul, et il me semble parfois être au fond d'un trou profond et noir où je suis seul à pleurer, tandis que les autres vivent, s'aiment et jouissent au-dessus de moi.

Qui me donnera, dis, maintenant, cette tendresse dont j'ai tant besoin pour vivre ; qui pourra être pour mes quatre petits ce qu'était leur mère… ».

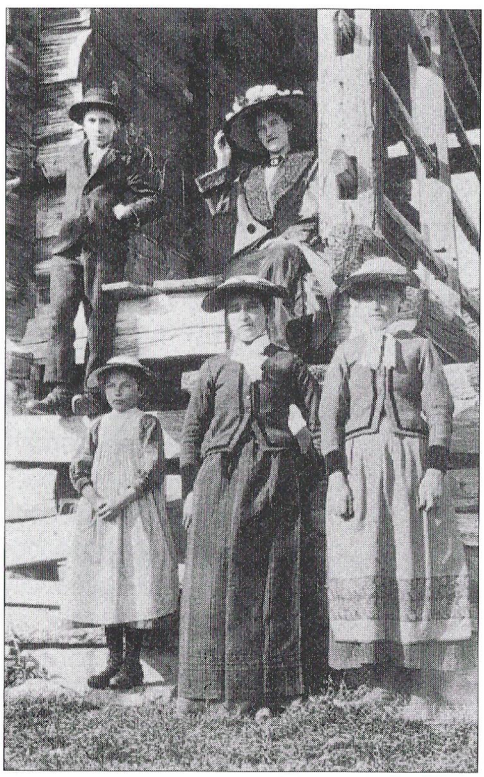
Les nombreuses études consacrées à Corinna Bille ont dans l'ensemble assez peu mis en évidence tout ce que l'écrivain devait à sa famille maternelle. Or, Corinna, contrairement à beaucoup d'écrivains célèbres qui ont inventé des pseudonymes qui gommaient leurs origines, choisit son nom d'écrivain en référence au village de Corin, signifiant ce qu'elle devait à sa «matrie».



La mère de Corinna (à droite) et sa famille, les Tapparel.

Corinna avait une relation très profonde avec sa mère, qui lui a raconté beaucoup d'histoires liées à son enfance ; elle gardait précieusement les lettres que ses oncles et tantes avaient adressées à sa mère, les utilisant au besoin pour ses livres de fiction, comme nous l'avons vu pour Lucien. Il faut cependant insister sur le fait que Corinna dépasse cet ancrage local : si elle est un grand écrivain, c'est qu'elle trouve dans les histoires qu'elle raconte une résonance universelle. De cette «belle famille», Corinna ne retient pas les «jolies» histoires : elle est fascinée par l'absolu de la passion ou les mystères de certains comportements humains ; elle sonde les âmes et les corps des êtres fragiles qui ne trouvent pas leur compte dans une société trop cartésienne. Ainsi dans «*Théoda*»,

à partir d'un fait divers, la dernière exécution capitale en 1842, elle raconte une vieille histoire de famille. Que l'ancêtre, complice d'un meurtre passionnel, ait été son arrière-arrière-grand-père n'a finalement que peu d'importance[6] : l'originalité de Corinna, c'est de faire raconter cette histoire par une jeune adolescente bouleversée par ce qu'elle voit.



Corinna portant la main à son chapeau, avec ses frères et sœurs.

Origine de la photo : une hypothèse

Pour terminer, je donnerai quelques indications sur les lieux et l'époque de la photographie de la famille Tapparel en page 42. Divers recoupements avec d'autres photos permettent d'affirmer avec certitude que celle-ci a été prise au Paradou, à Sierre. Edmond Bille avait fait construire ce bâtiment imposant en 1905. Dans la partie centrale se trouvait l'atelier du peintre, éclairé par une verrière. C'est là que la famille Tapparel a posé pour le photographe Zufferey de Sierre.

Pour dater cette photo, l'exercice est plus difficile : je propose une hypothèse. Il fallait une occasion importante pour réunir toute la famille en grande tenue à Sierre et faire venir le photographe. Certes, Lucien n'est pas là, mais on aura compris qu'il fallait que, d'une manière ou d'une autre, il figure sur la photo. Cette occasion, n'aurait-ce pas été le mariage de Catherine et d'Edmond, le 6 février 1912 ?

Pierre-François Mettan

Certaines photos ont été reprises du livre «*Le vrai conte de sa vie*» de Gilberte Favre, Editions 24 Heures, 1981.

[6] Les registres paroissiaux m'ont fait remonter jusqu'à François-Grégoire Rey, né en 1799 et décapité le 28 février 1842. Corinna Bille a retrouvé les pièces du procès aux Archives cantonales. «*Théoda*», lors de sa première publication en 1943, reçut des éloges unanimes.

© Commune de Montana 2005.